

HENRI THÉBAULT

*CONTES FOLKLORIQUES  
DE FRANCE*

BRETAGNE

(TOME I)

ILLUSTRATIONS DE ROBERT GUICHARD

Encore un !  
Mais ils sont  
les nombreux  
que M. Blochard, je regrette  
que l'administration a  
M. Malaville des lors cela  
Cormerais Cor sous député...  
Je serais encore votre  
pas le votre ami  
Thibault

Librairie (avril 2012)

# CONTES FOLKLORIQUES DE FRANCE

1801

IL A ÉTÉ TIRÉ DU TEXTE DE LA PRÉSENTE  
ÉDITION ORIGINALE DU TOME I DES  
CONTES FOLKLORIQUES DE FRANCE  
ONZE CENTS EXEMPLAIRES SUR OFFSET  
ROBERTSAU, NUMÉROTÉS DE 1 A 1100,  
ENRICHIS D'UNE SUITE D'ILLUSTRATIONS  
EN NOIR ET CINQ CENTS EXEMPLAIRES  
SUR VÉLIN D'ARCHES, NUMÉROTÉS DE 1 A  
D, ENRICHIS D'UNE SUITE D'ILLUSTRATIONS  
EN NOIR ET, EN HORS-TEXTE, D'UNE  
AQUARELLE DE ROBERT GUICHARD.

1041

## AVANT - PROPOS

*Ecrire un recueil de légendes à l'époque d'une littérature qui fait les « blousons noirs » peut passer pour une folie.*

*Oser soumettre à la critique les légendes de son terroir, faire communier les lecteurs de tous âges avec les âmes créatrices de poétiques histoires que les ancêtres racontaient en pelant des châtaignes dans les veillées bretonnes, oser les écrire dans un français nettoyé, débarrassé des mots étrangers qui le dépaysaient et le rendaient inexpressif, oser les accompagner d'illustrations figuratives au siècle de l'Abstrait, c'est être vraiment audacieux.*

*Mais que l'auteur en soit félicité, remercié, récompensé ; son audace lui fait nous offrir un très bon livre et c'est l'essentiel.*

*Que dirai-je de ces légendes ? Elles sont, ainsi que toutes les légendes de notre belle France, saines, attachantes, spirituelles. Elles ont traversé les siècles sans perdre leur douce morale. Les romanciers se sont souvent inspirés de leur poésie ancestrale et Henri Thébault nous les offre aujourd'hui dans toute leur naïveté, avec beaucoup de verve et de fraîcheur et aussi avec la foi d'un imagier médiéval imprégnant ses écrits du parfum de la lande bretonne, son berceau qu'il a toujours chéri.*

Jan GUICHARD

Mestre en Gai Savoir du Félibrige

J'ai écrit ces contes l'hiver dernier, l'esprit reposé.

Depuis longtemps déjà, leurs contours se dessinaient en moi. Ils prenaient vie lentement.

Leur création est née d'un appel du cœur, d'un mouvement de l'âme.

La voix, depuis longtemps éteinte hélas, des miens, murmurait à mon oreille. L'incantation mystérieuse du sol natal m'enveloppait.

J'attends, j'espère l'indulgence du lecteur. Ces contes, écrits bien simplement, sont sans prétention aucune.

Mon père les tenait de son père, lequel...

La tradition orale me les a transmis et j'ai tenté de les colorer d'une teinte philosophique.

Je crois que leur leçon est de tous les temps.

Fidèlement :

Henri THÉBAULT.

HENRI THÉBAULT

*CONTES FOLKLORIQUES  
DE FRANCE*

BRETAGNE

(TOME I)

ILLUSTRATIONS DE ROBERT GUICHARD

## **Le «sonnou» qui de la nuit ne chôma...**

Pierre Hautpas, le «sonnou» de Folle-Pensée, était le meilleur archet de la contrée.

Son violon et lui formaient une inséparable paire d'amis. « Il l'aime mieux que sa femme » disait la vieille Péchard qui faisait aller méchamment sa langue pendant que sa cafetière mijotait sur le feu. D'ailleurs, les filles prolongées du Pays de Mauron n'ont jamais aimé les «sonnoux» qu'elles appellent «les compères du Diable».

Pas de noces, pas de battages, pas de « fileries » sans que Pierre Hautpas ne fut de la partie.

Il fallait l'entendre jouer la ridée. Quel rythme, mes amis, et quelle cadence!

Les anciens, eux-mêmes, ne résistaient pas à l'invite de l'archet endiablé. Grands-pères et grands-mères tournaient sans s'essouffler en se tenant par le petit doigt en chantant et en élevant joyeusement les mains.

Le violon du «sonnou» se déchaînait lorsque tout le monde reprenait en chœur le refrain du quadrille.

*Ce sont les gars de Guilliers;  
Ce sont les gars de Guilliers,  
Qui ont de biaux habits  
Qui ont de biaux habits  
Pour passer  
« Rapasser »  
Qui ont de biaux habits,  
Pour passer par ici... »*

Toute une nuit, il avait animé « la filerie » de Lédremeuc.

La jeunesse ne partit que fort tard et c'est la minuit passée que le « sonnou », son violon sous le bras, s'enfonça dans la nuit.

La neige tombait à gros flocons et une bise glaciale sifflait sur la lande.

— Dans une heure, je serai dans mon lit, pensa Pierre Hautpas pour se donner du courage. Ma femme, en grognant, me cédera la place chaude et s'en ira occuper la venelle...

Hélas, cette nuit-là, l'épouse du « sonnou » n'eut pas à se sacrifier.

Inquiète, elle attendit vainement le retour de Pierre... Le « sonnou » quitta les champs pour s'enfoncer dans le bois Jagut.

Il s'y enfonça tellement qu'on ne le vit plus, ni lui ni son violon, ni même son ombre.

Pierre Hautpas sentit le sol céder sous ses pas.

Il comprit, mais trop tard, qu'il venait de choir dans une fosse à loups.



Deux yeux le fascinaient. Il était là, pris au piège, le loup dont on avait parlé à la filerie. Le « sonnou » demanda à Dieu pardon pour ses péchés et regretta la vie...

Puis il attendit que le loup fit sa besogne de loup, c'est-à-dire celle de croquer le monde.

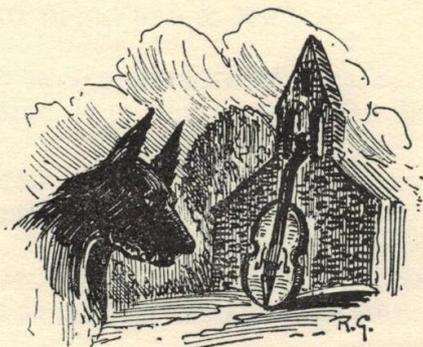
Ses doigts se mirent à trembler et son violon à sangloter.

Pierre Hautpas tira précipitamment son archet de sous sa blouse et il se mit à jouer sa dernière ballade, son propre « libera ». Les yeux du loup cessèrent de briller, ils s'adoucirent même. Pierre Hautpas comprit et il joua, jusqu'à ce que ses bras fussent engourdis, mais à chaque pause le loup se faisait plus menaçant... et le « sonnou » reprenait l'archet...

Il joua ainsi jusqu'au petit jour.

Les fermiers de Bourien vinrent explorer la fosse. Ils entendirent le violon... et naturellement tuèrent le loup.

La femme du « sonnou » l'attendait sur le seuil mais la venelle était froide...



# Le mortel ennui de Mathurin

*(conte du Pays de Mauron)*

Le dîner achevé, maman plaçait la lampe à pétrole sur le rebord de la cheminée. Cela n'était pas nécessaire car les copeaux donnaient une flamme haute et claire; les artisans du bois ont toujours eu un âtre rassasié.

La veillée commençait par la querelle traditionnelle : j'aimais la chaleur du foyer et m'en rapprochais toujours davantage. Ma sœur ne l'entendait pas ainsi :

— Papa, Henri prend tout le feu!...

Sans attendre la remontrance paternelle, conscient de ma faute et de mon égoïsme, je m'alignais sur la famille.

Maman apportait son tricot, elle n'avait jamais pu demeurer à rien faire, la vaillante femme!

Papa sortait de sa poche une boîte aux couleurs incertaines, sa blague et il roulait sa première cigarette du soir.

Ma sœur et moi rêvions en suivant les jeux bizarres de la

flamme et en écoutant les plaintes mystérieuses et lugubres du vent d'automne qui, en Bretagne, rapprochent les vivants des trépassés.

— Papa, raconte-nous l'histoire de la Mère Brocéliande.

Après avoir, d'un geste familier, relevé les pointes de ses moustaches, sans se faire prier, notre père commençait :

La Mère Brocéliande, meunière et sorcière, habitait le moulin des Quatre-Vents à l'orée de la forêt de Paimpont.

Sa mâchoire était si puissante qu'elle broyait le chanvre avec ses dents. (Je n'ai jamais bien compris ce que venait faire ce détail anatomique. Était-ce pour souligner la laideur d'une face démesurée et monstrueuse ou pour justifier l'activité professionnelle de la meunière?)

Dans ce pays, en effet, le rocher est si près du sol et la terre est si pauvre que le grain s'étiole dans l'épi et que les meules des moulins n'ont guère l'occasion de tourner. Ce n'est pas le vent qui leur fait défaut, mais le blé...

La mère Brocéliande avait de multiples dons : elle ne se contentait pas de jeter des mauvais sorts, parfois, elle aimait faire le bien, rendre heureux les pauvres gens.

Elle avait ses bonnes et ses mauvaises lunes : redoutable dans les quartiers, compatissante en pleine lune. Cela, les gens du pays le savaient.

Par une nuit de printemps, alors que la lune ronde comme une roue de brouette présidait à la course folle des nuages, la mère Brocéliande entendit frapper trois coups à la porte de son moulin.

— Qui court la lande si tard? demanda-t-elle.

— Un malheureux à la recherche de la joie.

L'homme entra.

Elle était vieille, il était jeune.

Elle était cassée, il était droit.

Elle était laide, il était beau.

Mais il avait un visage triste, très triste, un visage que n'avait jamais illuminé un sourire. Une maladie de l'âme le minait : l'ennui.

Malgré sa jeunesse — avait-il vingt ans? — les filles et la danse le laissaient indifférent.

A la sortie de la grand-messe, on ne le voyait jamais converser avec les autres gars de son âge. « Notre Mathurin a vu le diable » se lamentait sa mère.

Mathurin Coudé — tel était son nom — tentait désespérément de s'évader de son ennui, mais il n'y parvenait pas. Il décida donc de quitter son village de Concoret, situé à l'autre extrémité de la forêt, afin d'aller chercher remède chez la mère Brocéliande.

Mathurin Coudé n'eut pas à parler. La vieille devina :

— Ta voix dolente me dit que ton esprit et ton cœur jamais ne se réchauffent. Si tu veux guérir, il te faut quitter ton village.

— Oui, approuva le jeune homme, je veux partir, loin, très loin, là où l'on trouve la joie.

Les Bretons sont ainsi : ils aiment les grands départs, courent les mers, arpentent les terres inconnues, beaucoup plus pour leur plaisir que pour l'argent et la fortune.

— Quel vent veux-tu voir t'emporter au pays qui t'attend?  
Le vent d'En-Bas?

— Non : il fait éclore les chenilles dans les vergers.

— Le vent d'En-Haut?

— Non : il gèle les petits oiseaux dans leurs nids et les vieillards dans leurs chaumières.

— La Galerne?

— Non, elle fait courber la fleur jusqu'à terre, incliner la cime des arbres et ramener la voile du bateau.

— Le vent de Soulaire?

— Oui, il épanouit la rose dans le rosier.

Le vent de Sud-Est et la Sorcière soufflèrent ensemble, Mathurin fut emporté comme un fétu vers le pays du Soleil et il mit pied dans le jardin de la joie.

D'aucuns disent que c'était le paradis perdu, le paradis terrestre. Les gazouillis des oiseaux, le parfum des fleurs et l'azur éternel lui restituèrent ce qu'il croyait à jamais perdu : le sourire de son berceau.

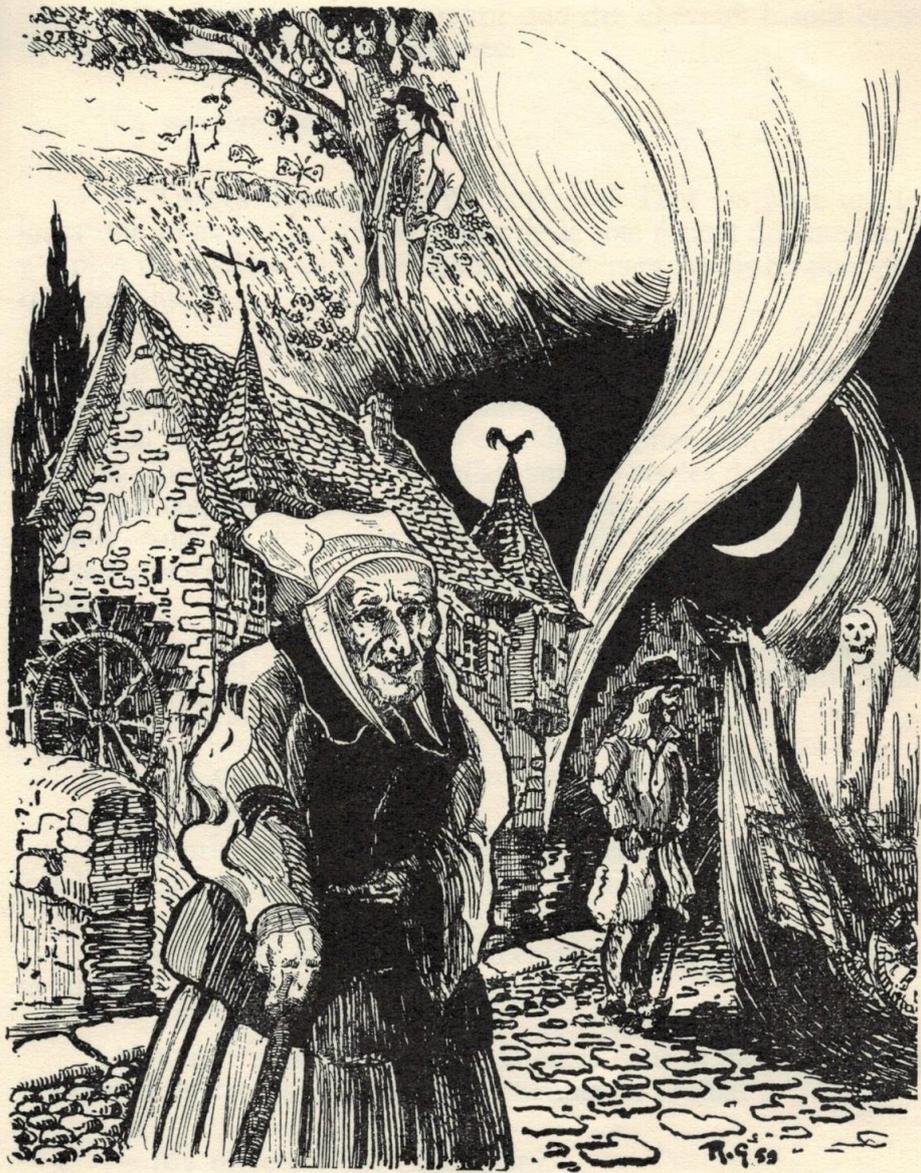
Il vécut heureux. Nul humain ne vint troubler sa paix, nul chagrin ne vint ternir sa joie...

Mais on se lasse de tout, même du bonheur.

Un jour, Mathurin Coudé retrouva son ennui avec la nostalgie. Le mal du pays l'envahit : il revit son village de Concoret et pensa que l'on pouvait peut-être y vivre heureux. Puis, il désira vivement revoir sa mère...

Je ne sais comment son désir fut exaucé; mais la Galerne, cette fois, le ramena au moulin des Quatre-Vents.

La mère Brocéliande l'attendait. La lune était à son premier quartier. Soudain, Mathurin se sentit las, cassé. Se penchant vers



l'eau claire d'une jarre, il découvrit que des cheveux blancs encadraient sa face ridée et parcheminée.

La sorcière ricana :

— Tu t'es donc fatigué du bonheur? Tant pis pour toi, les jours que tu as cru passer au jardin de la joie étaient des années. Il y a plus d'un siècle que tu es parti. Maintenant, va, je ne puis plus rien pour toi.

Le vieil homme mit une nuit entière à arpenter les deux lieues qui séparaient le moulin des Quatre-Vents de Concoret. Ni ses jambes, ni ses yeux ne lui vinrent en aide. Maintes fois, il perdit son chemin, plus souvent encore il s'affala sur des cépées de châtaigniers. Enfin, un coq annonça l'aube. La cloche de son village égrena le premier Angélus. Mathurin Coudé entendit un sifflement qui ne pouvait être celui d'un merle car il reconnut un vieil air du pays Gallo.

— Où allez-vous, pauvre homme? l'interrogea une voix juvénile.

— A Concoret, embrasser ma mère et mes amis.

Mathurin entendit courir sur le sentier. L'enfant allait alerter le village en criant : « Au fou! au fou! au fou! ».

Il ne pouvait être que fou le centenaire qui voulait embrasser sa mère!

Mathurin continua sa route. Il entra dans la forge de Maître Bourien et interrogea l'homme qui actionnait le soufflet :

— Ma mère est-elle chez nous?

Un rire immense couvrit le bruit du marteau sur l'enclume.

— Sa mère! sa mère! sa mère!

Mathurin pénétra dans l'église. Le Recteur récitait les dernières prières au pied de l'Autel. Puis le vieil homme le suivit dans la sacristie.

Il conta son histoire au prêtre. Le Recteur se souvint d'avoir entendu les anciens lui parler d'un Mathurin Coudé qui s'ennuyait à mourir et que la mère Brocéliande fit voyager sous le vent de Soulaire.

Sa mère, eh! bien oui, avait rendu son âme à Dieu depuis fort longtemps. Ses restes eux-mêmes étaient, maintenant, mêlés, perdus dans l'ossuaire commun.

Mathurin baissa la tête.

Il sortit sans parler.

Ses pas chancelants le conduisirent vers sa maison : il n'y vit que des ruines.

Sur le seuil couvert de mousse, il s'effondra et pleura jusqu'au soir. A Concoret il ne retrouverait jamais les joies de son beau jardin.

Inconsciemment, Mathurin reprit le chemin de la lande, le chemin du moulin des Quatre-Vents. Il pouvait être minuit lorsqu'une plainte lugubre et terrifiante perça les ténèbres :

— De l'aide, de l'aide, par pitié! lui sembla-t-il entendre.

Le vieil homme se dirigea, en tâtonnant, vers le lieu d'où parvenait l'appel angoissé.

Une charrette vide dressait ses deux brancards dans la nuit.

Ecrasée sous l'arrière, une forme gisait exhalant les râles de la mort. Mathurin s'appuya de toutes ses pauvres forces sur les brancards. La charrette bascula sur l'avant. Il s'approcha alors de l'écrasé. Son sang se glaça car le gisant s'était brusquement redressé : drapé dans son suaire, « l'Ankeu » (la mort) le fascinait : — Où étais-tu donc malheureux depuis le temps que je te cherchais?

Et le vieil homme fut jeté dans la charrette des trépassés...

C'est alors qu'il retrouva la joie.



# Anne, la petite fée aux roses

Néant!...

Quel nom pour un village!...

Et pourtant il existe bien et il n'a nullement l'intention de s'abîmer dans les eaux de l'Yvel ou de se volatiliser dans le vent de Brocéliande.

Il est vrai que, dans la langue bretonne, ce mot veut dire « ciel ».

C'est bien une histoire du Ciel qui s'y déroula il y a déjà fort longtemps.

Dans un château aux tours crénelées, le château du Bois de La Roche, vivait un méchant homme et une délicieuse petite fille. Le méchant homme s'appelait Messire de Volvire. Et sa fille, Anne.

Cette année-là sévit une grande sécheresse. Les innombrables pauvres furent plus pauvres encore.

Nombreux furent ceux qui moururent de faim.

Chaque jour sonnait le glas des trépassés.

— Encore un, se lamentait-on, qui n'aura plus jamais faim !

Devant cette misère, Messire de Volvire demeurait insensible.

Ses greniers débordaient de blé. Dans son cellier, peu de barriques résonnaient.

Quant à son or, il remplissait sept grands coffres.

De quoi nourrir tous les Bretons pendant une année entière.

Mais malheur à l'affamé qui venait implorer la pitié du châtelain du Bois de La Roche!...

Il était roué de coups et jeté dans les douves où, souvent, il terminait sa misérable existence.

Mais près de la haine germait l'amour.

Près du péché fleurissait la vertu.

Près du monstre s'épanouissait une délicieuse enfant.

Anne avait alors 14 ans.

Ses cheveux blonds comme les blés de l'Armorique, ses yeux bleus comme les eaux de la « petite mer », son teint frais et rose comme la bruyère de la lande, plongeaient tout le brave monde dans le ravissement.

— Qu'elle est belle, notre petite maîtresse et qu'elle est bonne!...

Anne, en effet, ne pouvait voir pleurer sans pleurer, souffrir sans souffrir...

Son cœur était profond et insondable comme ses yeux.



Hélas, Messire de Volvire ne pouvait tolérer que sa fille ne fut à son image.

On dit qu'il la fouetta jusqu'au sang, un jour qu'il la vit sourire à une petite bergère de son âge. Peut-être l'eut-il égorgée un soir de la triste année si...

Et c'est ici que le Ciel vint visiter la terre. Anne entendit des bruits dans la cour d'honneur. C'était les valets qui chassaient une femme et ses deux enfants : — Pas de manants dans ces lieux ! hurlaient-ils.

— Que se passe-t-il ? interrogea rudement messire de Volvire.

Anne de répondre : — Mais père, ce sont les valets qui se chamaillent.

— Sale vermine, rugit de Volvire, vous aurez du fouet à mon départ pour la chasse !

Et il chaussa ses bottes.

Mais Anne avait disparu.

Dans la cuisine, elle remplissait son tablier de miches odorantes sous le regard débonnaire du maître-queux.

— Maîtresse, si votre père vous voyait !

— Je le sais, mon bon Bertrand. Il me tuerait... Mais je ne puis les laisser partir ainsi...

Et Anne se précipita dans la cour.

Il était temps. La lourde porte se refermait sur la femme et sur ses enfants.

A la vue de la petite fée de Brocéliande, les valets cessèrent de crier et les malheureux d'implorer.

Anne s'avancait, angélique et souriante.

Des mains décharnées se tendirent, les miches furent reçues avec la même ferveur que la sainte hostie.

C'est alors qu'apparut, le faucon au poing, Messire de Volvire.

Il avait vu, tout vu.

Sa colère allait se déchaîner. Elle serait démentielle.

Mais, tout à coup, il se mit à sourire. Dans les mains de la femme et de ses enfants, dans le tablier de sa fille il ne voyait plus que des roses. Oui, des roses.

Par ce beau soir d'automne, il retrouva son cœur d'homme et Anne la liberté de faire le bien au grand soleil de Dieu.



# Le Château de Brocéliande

Il habitait Brignac.

On l'appelait « Jean de la Barre de fer ».

Il avait une force telle qu'en revenant de la forge où il était compagnon, il faisait tournoyer, comme un tambour-major, une barre de fer de cent kilogrammes.

Il habitait Saint-Léry.

On ne l'appelait que « Jean des Meules ».

Il avait une force telle qu'il jouait aux palets avec les meules de son moulin.

Il habitait Tréhorenteuc.

On ne l'appelait que « Jean du Rocher ».

Il avait une force telle qu'il soulevait à bout de bras le menhir du Val-sans-retour.

Le jour du Pardon de Sainte-Anne de Beuve, les trois Jean décidèrent de partir ensemble à la recherche de l'Aventure.

A cette époque, la forêt de Brocéliande couvrait près de la moitié de l'Armorique.

C'était la forêt vierge des Celtes, la forêt des découvertes et des mystères...

Les trois Jean décidèrent de l'arpenter. Là, ils connurent plus d'aventures et de complots que les Chevaliers de la Table Ronde.

Oyez plutôt ce qui suit :

Après avoir parcouru d'innombrables lieues, ils découvrirent une vaste clairière au milieu de laquelle se dressait un château aux tours d'argent et aux portes d'or.

Ils pénétrèrent sans frapper, comme cela se faisait au bon vieux temps, dans le riche Palais.

Jean de la Barre de fer cria : Eh! eh!...

Jean des Meules cria : Oh! Oh!...

Et Jean du Rocher : Ah!. ah!...

Mais personne ne vint...

Les huches de la cuisine et les réserves débordaient de victuailles. Les lits étaient garnis de draps bien blancs sentant bon la lessive.

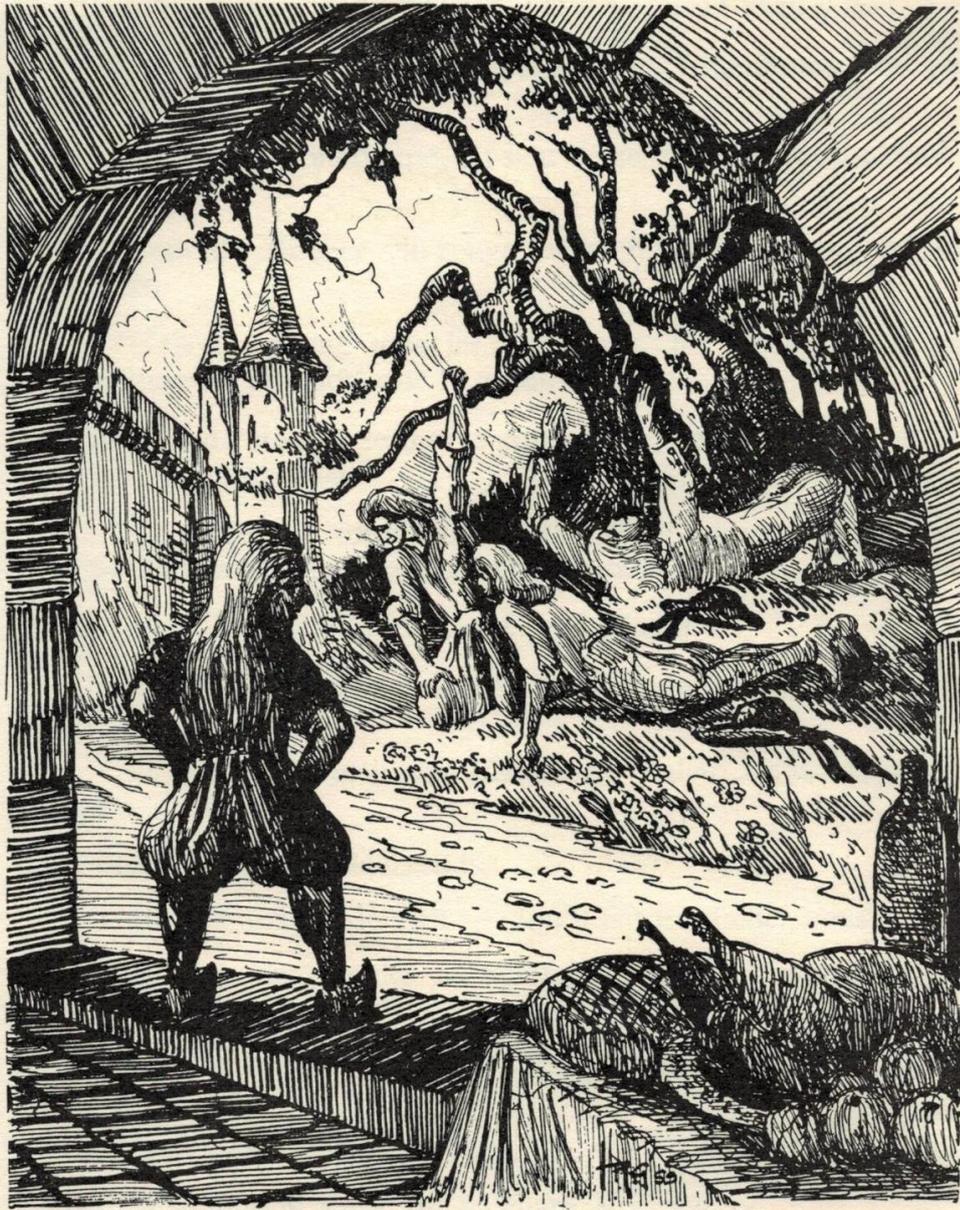
Sur la table sans fin de la salle à manger le couvert était dressé.

Surpris par le silence des lieux, nos trois Jean attendirent vainement qu'un être humain se présente.

Le château avait perdu ses hôtes.

Alors, la faim les prit. Jean du Rocher s'en fut à la cuisine et ses compagnons s'attablèrent. C'est par la monumentale cheminée que descendit le Korrigan.

Jean du Rocher attisait le feu sous la marmite.



Et le Korrigan de dire : — Qu'il fait froid chez vous !

Et Jean du Rocher de répondre : — Chauffe-toi mon petit bonhomme !

Et le petit bonhomme, au lieu de se chauffer, cracha dans la marmite.

Jean du Rocher vit rouge et voulut se saisir du méchant Korrigan.

Hélas !, comme tous les Korrigans, fils de Satan, le petit bonhomme fut plus fort que le géant.

Jean du Rocher se trouva poussé, jeté, roulé, tassé entre deux huches monumentales.

Ce furent ses compagnons, étonnés de ne pas le voir venir, qui le délivrèrent de cette fâcheuse situation.

Mais il n'avoua pas ce qui lui était arrivé.

— Je me suis coincé ainsi en voulant quérir du pain, expliqua-t-il.

Il proposa à Jean des Meules de veiller à son tour sur la cuisson de la potée.

Le Korrigan redescendit .

Et le Korrigan de dire : — Qu'il fait froid chez vous !.

Et Jean des Meules de répondre : — Chauffe-toi mon petit bonhomme.

Et le petit bonhomme jeta, cette fois, une poignée de cendres dans la marmite.

Jean des Meules vit rouge.

Il voulut se saisir du méchant Korrigan.

Mais celui-ci, fils du Diable, fut encore plus fort que le géant.

Jean des Meules se trouva poussé, jeté, roulé, tassé entre deux « charniers ».

C'est dans cette position que le découvrirent ses deux compagnons.

— C'est en voulant quérir du petit salé que je me suis coincé...

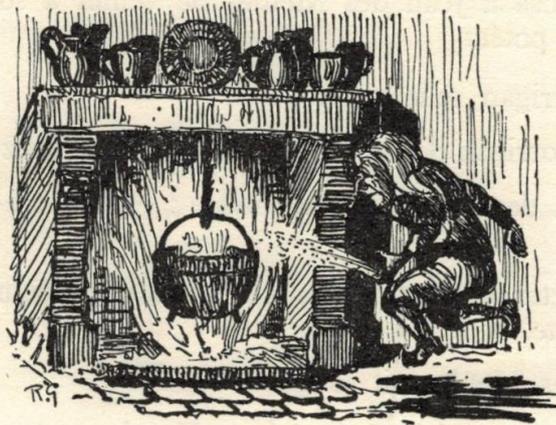
Jean de la Barre de fer ne le crut pas.

Il flaira Lucifer et fit un grand signe de croix.

Alors nos trois Jean entendirent un vacarme sans nom.

Ils se trouvèrent au milieu de la clairière mais le château avait disparu.

Ils comprirent alors que les châteaux sans hommes, les pains sans boulanger, et les blés sans paysans n'étaient que des inventions du diable...



## Un "herquelié"

Ne cherchez pas ce substantif dans votre petit *Larousse*.

Il n'est ni breton, ni anglais, ni allemand...

C'est un mot du Ploërmelais, très difficile à définir.

Un « herquelié » est un homme qui n'a jamais pu apprendre un métier, qui vit d'expédients. Quand on dit de quelqu'un : C'est un « herquelié », entendez : « C'est quelqu'un sur qui il ne faut pas compter. »

Jean Vétil était vraiment le prototype du « herquelié ». On ne l'utilisait que pour aller au moulin, dans les carrioles les plus dégingandées, attelées aux vieilles juments poussives et inaptées aux labours...

Auguste Gaudin, le riche fermier de Mauny, employait ce jour-là notre « herquelié ».

— Tu vas aller au moulin du Bois de La Roche. Mais ne

perds pas ta cargaison en route et n'oublie surtout pas que tu as deux « pochées » et la mouture du meunier.

Trois lieues séparaient Mauny du Moulin de Maître Pinel. Le bourg de Mauron était à mi-chemin.

Voici donc mon Jean Vétill sur la route. Comme tous ceux qui n'ont guère de mémoire, il ne cessait de répéter, à haute voix : « Deux pochées et la mouture du meunier, deux pochées et la mouture du meunier... »

Comme cela, pensait-il, je n'oublierai ni n'égarerai...

En passant le pont de l'Oust, il croisa une charretée débordante de gerbes de blés. Il continua ses psalmodies : « Deux pochées et la mouture du meunier. »

Le charretier l'entendit et fit claquer vigoureusement son fouet devant les naseaux de la haridelle. La carriole s'arrêta net.

— C'est toi, le herquelié, qui chante une telle complainte? Regarde ces gerbes et dis-moi si elles ne portent que deux pochées de bons grains?... répète donc plutôt : Que Dieu, dans notre pays, multiplie de telles charretées.

Et Jean Vétill reprit le chemin; le psaume avait changé :

— Que Dieu, dans notre pays, multiplie de telles charretées... Que Dieu, dans notre pays, multiplie de telles charretées...

Ainsi, sans encombre, il arriva à Mauron. Il croisa un enterre-



ment. Le bedeau portait la croix, assisté de deux enfants de chœur et le recteur précédait le corbillard. La voix du « herquelié » couvrit celle du prêtre.

Le bedeau, qui avait l'ouïe fine, comprit la répétition sacrilège : « Que Dieu, dans notre pays, multiplie de telles charretées ».

Son sang ne fit qu'un tour. Brusquement, il passa la croix à un de ses enfants de chœur ; puis il s'en fut administrer à Jean Vétill une retentissante paire de claques qui éclipsa et le chant du recteur et le glas des trépassés.

— Triple buse, hurla-t-il, tu veux donc voir toute la paroisse prendre pension au Cimetière, répète plutôt : « Prions le Seigneur pour les fidèles trépassés ! ».

Qui fut dit, fut fait. Jean sortit du bourg en nasillant : — Prions le Seigneur pour les fidèles trépassés... prions le Seigneur pour les fidèles trépassés...

A peine avait-il dépassé la dernière maison qu'il aperçut deux hommes portant sur une civière un curieux fardeau. La chienne de Joachim Le Bert, éventrée par un taureau, les yeux exorbités, la langue pendante et baveuse, allait, occise, être jetée dans le trou.

Le Herquelié passa.

Le battoir du Bedeau fut remplacé par les « portants » du brancard. Une volée de coups de bâtons s'abattit sur l'échine de Jean.

— Albigeois, Sacrilège ! Païen ! s'entendit-il baptiser. Ignorez-

tu que les prières sont réservées aux âmes du purgatoire et non aux animaux?. Si ta langue ne peut chômer, v'là des paroles de circonstance : Comme il la traîne, comme il la « herse » cette chienne-là.

J'arrête ici mon histoire, car elle est longue, très longue.

Après la chienne, l'Herquelié croisa une « noce ». Vous devinez le sort qui lui fut réservé par le jeune marié...

Pauvre innocent du village!...



# La toile d'araignée miraculeuse

(1793)

Le pays de Mauron fut très divisé pendant la Révolution Française. Il l'est demeuré.

Les deux clans, les Chouans et les Républicains, se font encore la guerre... au moment des campagnes électorales.

Mon père n'a jamais manqué une occasion d'affirmer sa fidélité à la Chouannerie : « Je suis un Chouan et un Chouan « pommé » aime-t-il à répéter. Il emploie fréquemment cet original qualificatif.

Le « pommé » est un vrai chou. Les autres ne sont bons que pour les animaux. Un chouan pommé, dans la bouche de mon père, c'était donc un chouan pur, sincère, authentique quoi !

Le catholique que je suis croit à l'hérédité parce que, pour lui, le péché originel n'est pas une invention de théologiens. Mes aïeux ont été chouans. Jean Thébault hulula avec les hommes de Cadoudal. Il mourut fusillé par les bleus sur la place de l'Eglise. Sa foi et son option furent celle de ses enfants et petits-enfants. Je suis le dernier, mais j'entends demeurer fidèle...

Voici comment mon arrière-grand-père sauva un prêtre non-jureur, l'abbé Masson et comment un mien parent du Château Gris fut le témoin du miracle de la « toile d'araignée ». L'abbé Masson était un Mauronnais. Son père exerça, sous le régime du Bien-aimé, le métier de Cordier, métier qui ne lui attirait ni sympathie, ni amis : les fileurs de chanvre ont toujours été peu considérés. Cela vient, probablement, de ce que pendant des siècles, la confection des cordes fut le privilège exclusif des lépreux.

*Peu considéré,  
Riche en deniers,  
C'est le Cordier.*

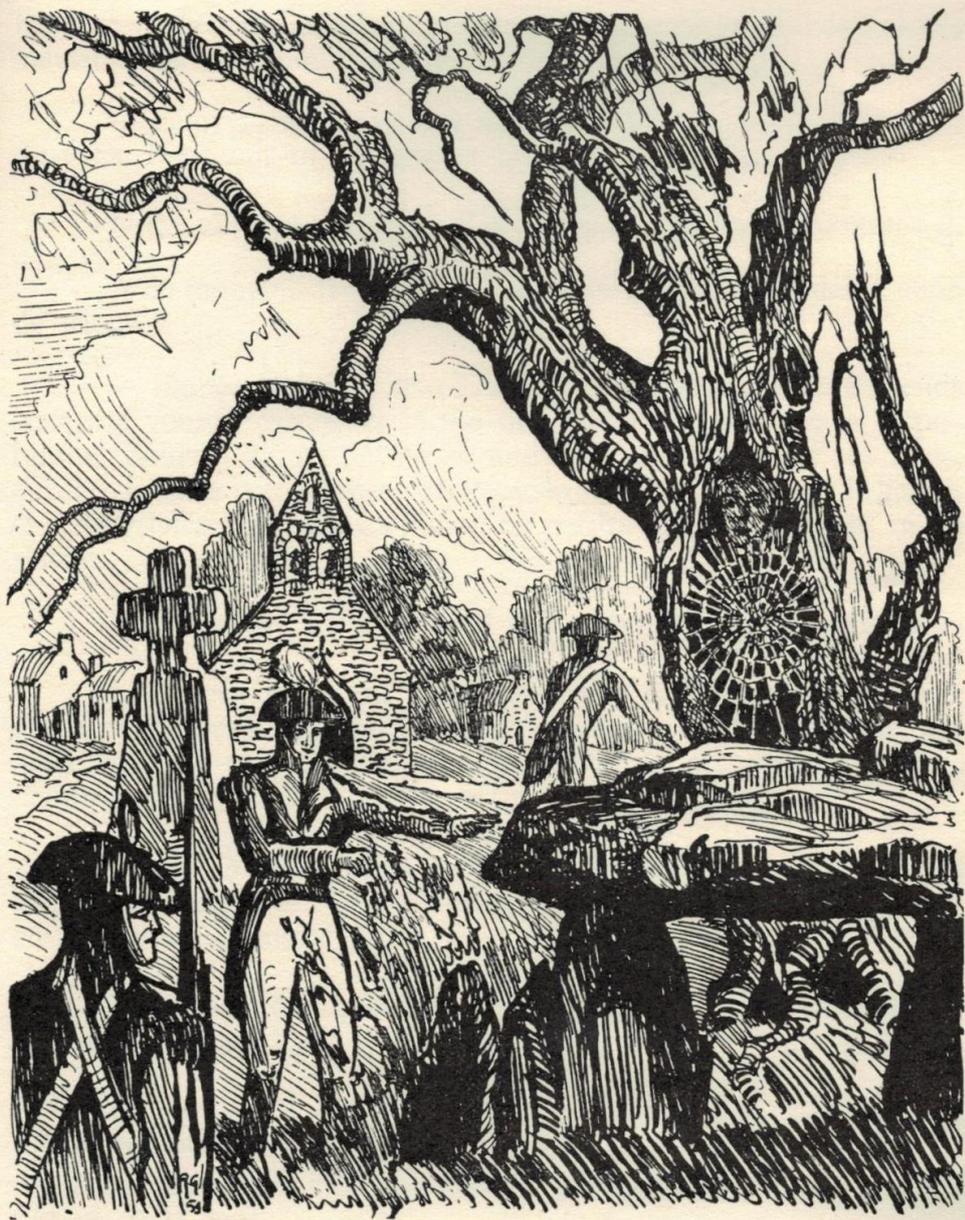
Ses deniers furent consacrés à l'instruction de Jean qui fit ses études au Séminaire de Saint-Méen. « Intelligence moyenne, mais piété exemplaire », écrivait de lui son supérieur au Vicaire général de Rennes.

Notre abbé fut donc ordonné et revint à Mauron exercer dans son village de Trévaye le métier de son père. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Avant la Révolution, la France avait ses prêtres-ouvriers ou plutôt ses prêtres-artisans. Et l'on ne saura jamais la fécondité de leur apostolat. Quand il fallut prêter le serment sacrilège, l'abbé Masson refusa. Il prit alors l'habit de valet... mais il garda pur comme le cristal son âme de prêtre...

Les bleus vinrent cantonner à Mauron. Bien accueillis par les uns, secrètement haïs par les autres, ils firent tout de même figure d'occupants.

Le sergent Latour terrorisait la population. C'était un sans-culotte, un vrai, un assoiffé du sang des aristocrates et des curés, un serviteur zélé de la Convention, un adorateur fervent de la déesse Raison. Il voyait le Chouan et le Réfractaire partout.

Un jour que le valet Masson déambulait dans la rue des



Halles — il venait d'administrer les derniers sacrements à une vieille mauronnaise — Latour, le sergent, l'aborda :

— Citoyen, je trouve que tu as les mains bien blanches pour un valet. Ne serais-tu pas une de ces vermines à Louis Capet?

Notre abbé fit l'idiot : — J'ai soif citoyen Sergent, ânonna-t-il.

A ce moment, il reçut dans le postérieur un formidable coup de sabot.

— Fainéant! hurla Jean Thébault, mon trisaïeul, je te prends encore à vouloir extorquer le vin des vaillants soldats de la République. Soldats, ajouta-t-il en se tournant vers Latour et ses amis, enrôlez-le dans votre armée. Envoyez-le se battre contre les brigands et qu'il y laisse sa peau. La nation ne perdra ni un travailleur, ni un savant.

Un deuxième coup de pied vint ponctuer l'affirmation finale.

Les bleus laissèrent partir le maître et le valet. Ce dernier glissa dans l'oreille de son patron : — Jean, tu as porté le pied sur un prêtre. Sais-tu que tu risques d'être excommunié... mais je préfère t'embrasser, graine de bon monde!...

L'abbé Masson passa toujours à travers les mailles du filet des Républicains. — Notre-Dame de Paimpont me protège, disait-il en joignant ses grosses mains de cordier.

Elle tissa même pour lui la Vierge de Brocéliande, une miraculeuse toile ; on dirait aujourd'hui, une toile de « camouflage ».

C'était un 15 août. L'abbé célébrait la messe chez les Gendraud du Château Gris. Encore des aïeux! Ma grand-mère paternelle était leur petite fille. Soudain, ils entendirent des pas précipités venant de la cour.

— Sauvez-vous, Monsieur Masson ! cria une voix de femme. On vous a vendu, voilà les bleus ! ».

Le prêtre consumma les saintes hosties. Les femmes eurent tôt fait de disperser aux quatre coins de la pièce les objets du culte... et Gendraud sortit avec le prêtre par la porte du Courtil.

Il était temps. Les crosses des fusils heurtaient déjà la porte de « devant ». Les bleus fouillèrent la maison. Grenier, étables, celliers, armoires, huches et barriques, tout fut sondé... mais en vain. Les oiseaux du Bon Dieu s'étaient envolés !

Mais Latour, toujours lui, avisa la sortie sur le courtil.

— Il s'est sauvé par là, hurla-t-il.

Sabre au clair, il s'élança à travers champs suivi de ses hommes.

Gendraud les entendit :

— Vite, conseilla-t-il à l'abbé, cachez-vous dans ce têtard. On nomme ainsi les gros chênes creux destinés à fournir du bois de fagot.

Ainsi fut fait. Les bleus ne tardèrent pas à apercevoir Gendraud qui remontait paisiblement vers sa demeure.

— N'as-tu pas vu le Curé ? lui demande-t-on.

— Je n'ai rien vu du tout...

La troupe essoufflée s'arrêta devant le vieux chêne. Le cœur du paysan se mit à battre bien fort.

— S'il se cachait dans ce têtard ? observa un des soldats.

Le sergent s'approcha, mais il vit une grande toile d'araignée  
barrant l'orifice béant...

— L'araignée a tissé son piège, il ne peut être là.

Et les bleus partirent...

Les Mauronnais affirment qu'il n'y eut pas d'araignée, mais  
que Notre-Dame de Paimpont qui tissa si bien les langes de l'Enfant  
Jésus descendit sur la terre pour se substituer à l'araignée du vieux  
chêne...



## L'orgueil qui fit aboyer

Quand Olivier de Clisson fut nommé Connétable de France, les lavandières de Josselin se gonflèrent comme la grenouille de la fable.

A croire qu'elles se prirent toutes pour la femme de leur Seigneur ! L'orgueil durcit leur cœur à un point tel que...

Il arriva ce qui devait arriver.

C'est l'orgueil qui fut la cause du péché originel ; c'est l'orgueil qui engendra dans le Porhoët un mal héréditaire ; c'est Notre-Dame qui eut, également, comme toujours, pitié du pauvre monde.

Sur les bords de l'Oust, ces dames exerçaient leur profession et tenaient séance. Elles blanchissaient le linge et salissaient leurs voisins.

Rien de nouveau sous le soleil. Les lavandières du Moyen-Age ressemblaient comme des sœurs à certaines de celles d'aujourd'hui... Je souhaite que ces lignes ne tombent pas sous les yeux de mes « payses », car elles pourraient fort bien me venir administrer une « dégelée » de coups de battoirs.

Par un matin d'hiver, les lavandières aperçurent, cassée, mais cassée à se rompre, cassée à en mourir, une vieille, une pauvre vieille. Sa face et ses haillons n'avaient plus d'âge. Les langues de ces dames s'arrêtèrent et leur sang ne fit qu'un tour : « Comment osait-on venir fouler la terre Josselinaise ! Pas de place pour les mendiants dans la cité de Messire Olivier de Clisson ! » Et elles lâchèrent leurs chiens, leurs corniauds faméliques, sur la pauvre vieille.

Que pouvait une pauvre vieille contre une meute, si ce n'est fuir... Elle se mit donc à fuir...

Sales femmes !

Pauvre vieille !

Une des sales femmes voulut parler. Toutes les autres se mirent à rire, mais à rire, à se rompre les veines du cou.

La bavarde ne parlait pas, elle aboyait, mais elle aboyait mieux que les lévriers du Connétable...

Le rire des autres se mua en aboiements. Toutes, vous entendez bien, toutes, les quarante lavandières aboyaient et écumaient.

Elles étaient enragées, « enchiennées » !...

Inconscientes ou folles, elles abandonnèrent hardes, boîtes et battoirs. Les rues de Josselin furent envahies par la horde.

Des chiennes ? Non, des louves !

Elles aboyèrent jusqu'à minuit et elles mordaient à belles dents ou à vieux crocs, selon qu'elles étaient jeunes ou vieilles.



Puis, tout se calma jusqu'au vingt-quatrième jour de décembre, dernier jour de l'avent de l'année qui suivit. Alors, on comprit qu'il s'agissait d'une punition de Dieu, du Dieu des humbles, du Dieu des petits, du Dieu des miséreux.

Et leurs filles aboyèrent... leurs petites filles aboyèrent... et leurs arrière-petites filles aboyèrent... On ne les appela plus que les « aboyeuses de Josselin »...

A l'hiver succède le printemps. Au péché de l'homme, la rédemption. C'est sur la tige desséchée que pousse la fleur.

C'est l'enfant de l'homme qui sauve l'homme...

Elle, Liseron, c'est ainsi que l'on avait surnommé la petite aboyeuse, était limpide comme la perle de rosée, comme l'onde de Barenton, la fontaine où s'abreuva Viviane et où fut ensorcelé Merlin.

Ainsi devait être Marie, fille d'Anne et de Joachim.

Le 24 décembre de l'année 1542 Liseron gardait sur la lande le maigre troupeau de son père. Elle fut soudain attirée par un suave parfum.

Au milieu d'un roncier, ô prodige, Liseron vit fleurir un lys. La veille de Noël vous entendez bien !.

Oui, mes amis, un lys s'épanouit, sur la rude terre bretonne, dans « l'Ar Coat », le 24 décembre 1542.

L'enfant voulut cueillir le lys; alors ce fut le deuxième miracle. Au pied de la fleur gisait une statue aux traits si purs et si fins, au regard si profond et si doux que Liseron reconnut sans peine l'image de Notre-Dame.

Elle courut bien vite chez le Recteur, pressant sur son cœur le lys de la terre et le lys du ciel, qui, tous deux, fleurirent au milieu des épines.

— Où cours-tu ainsi Liseron? l'interpellèrent les passants.

— Chez Monsieur le Recteur, lui porter mon trésor.

— Ta mère y est déjà, pauvre femme, ça l'a encore pris!

Les larmes perlèrent aux yeux de Liseron. Mais elle continua sa course stimulée par je ne sais quelle espérance, l'espérance de l'Avent.

Une foule avide et jacassante avait envahi la cour du presbytère. On voulait voir l'aboyeuse venue implorer une bénédiction des prêtres.

Liseron, craintive et joyeuse à la fois, fit son apparition comme Bernadette chez Peyramale. Mais elle ne vit que sa mère, elle n'entendit que ses aboiements. C'est alors que se produisit le troisième miracle.

Liseron, poussée par je ne sais quelle force irrésistible, fit toucher aux lèvres de sa mère la statue bénie de Notre-Dame, de Notre-Dame-du-Roncier, de Notre-Dame-du-Lys.

Les cloches de Josselin se mirent à carillonner, elles annonçaient Noël.

Et l'aboyeuse se tut...

Elle n'aboya jamais plus.

Jamais plus n'aboyèrent celles qui vinrent baiser l'image  
de Notre-Dame-du-Roncier.

Depuis ce jour les paysans du Porhoët et les gens du Ploerme-  
lais chantent le légendaire cantique :

*Lys fleuri parmi les épines,  
Nous te vénérons en ces lieux  
Blanche fleur des saintes collines  
Pussions-nous te chanter aux Cieux.*



## TABLE DES MATIÈRES

---

<i>Le « sonnou » qui de la nuit ne chôma . . . . .</i>	<i>9</i>
<i>Le mortel ennui de Mathurin. . . . .</i>	<i>15</i>
<i>Anne, la petite fée aux roses . . . . .</i>	<i>25</i>
<i>Le Château de Brocéliande . . . . .</i>	<i>31</i>
<i>Un « berquelié » . . . . .</i>	<i>37</i>
<i>La toile d'araignée miraculeuse . . . . .</i>	<i>43</i>
<i>L'orgueil qui fit aboyer . . . . .</i>	<i>51</i>

TABIE DES MATIERES

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE  
TRENTE AVRIL MCMLX  
SUR LES PRESSES DE  
BACHELIER, IMPRIMEUR  
A ANGOULÊME